LE GRAND SILENCE

UN FILM DE
SERGIO CORBUCCI

JEAN-LOUIS TRINTIGNANT KLAUS KINSKI

Les Acacias distribution
présente

LE GRAND SILENCE

(Il Grande Silencio)

Un film de
Sergio Corbucci

LIVRET ACCOMPAGNANT LA RESSORTIE EN SALLES

Les Acacias DISTRIBUTION

REVUS & corrigés

Synopsis

Utah, 1888. Des chasseurs de primes dirigés par Tigrero (Klaus Kinski) sont payés pour abattre des paysans devenus hors-la-loi pour survivre, avec l'aval des autorités. Pauline (Vonetta McVee), une jeune femme dont le mari a été tué, embauche Silenzio (Jean-Louis Trintignant) afin de l'aider à se venger.

Après avoir plongé l'Ouest américain dans une boue grisâtre (*Django*, 1966), Sergio Corbucci opte pour des paysages enneigés et silencieux, qui prolongent aussi bien le handicap de son personnage central Silenzio que l'attitude des autorités devant l'horreur légale perpétrée par Tigrero et sa bande. Tourné dans les Dolomites, *Le Grand Silence* débute par l'arrivée d'un étranger qui dérouille sec une bande de chasseurs de prime. Le flingueur de pouces, comme l'appelleront ses tortionnaires, est muet, égorgé par les assassins de ses parents il y a des lustres. D'autres le surnomment Silenzio, *« car après son passage, il ne reste plus que le silence et la mort ».* Film sauvage et hyper violent, d'une beauté à couper le souffle, *Le Grand Silence* ne donne pas dans la dentelle et constitue l'un des trois ou quatre chefs-d'œuvre du western italien avec *Il était un fois dans l'Ouest* et *Le dernier face-à-face* de Sergio Sollima. Corbucci, cinéaste anarchiste qui se servit du genre le plus populaire de l'époque pour tourner des fables sociales féroces (ici l'épisode de la Johnson County War), prend ici le contrepied du western caniculaire et signe l'un des films les plus audacieux et nihilistes du genre. Un classique.

Jean-Baptiste Thoret

Sergio Corbucci

(ROME, 1926-1990)

Diplômé de sciences économiques, journaliste, il débute dans le cinéma comme assistant de Roberto Rossellini et réalise son premier long-métrage en 1951. Son abondante carrière, plus d'une soixantaine de films, se partage entre mélodrames, péplums (*Romulus et Remus*, 1961), comédies (sept films avec Totò), policiers (*Giallo napoletano* (*Mélodie meurtrière*), 1979). Mais c'est surtout dans le western spaghetti que Corbucci a laissé l'empreinte la plus forte grâce à des films comme *Django* (1966), *Le Grand Silence* (1968) et quelques aventures du célèbre tandem Terence Hill et Bud Spencer. Avec Sergio Leone et Sergio Sollima, Corbucci est un des « trois Sergio » qui ont durablement marqué le genre.

Le meilleur des westerns italiens

PAR **ALEX COX**

Le Grand Silence est le western le plus tendu et implacable de Corbucci ; son meilleur et son plus sombre. Il a été tourné dans son style personnel nerveux, avec le montage effréné et les zooms par à-coups devenus sa marque de fabrique, et ses gros plans au téléobjectif paraissent souvent flous. Pourtant, c'est un film incroyablement beau. Corbucci ne s'est jamais particulièrement intéressé aux déserts d'Almeria ; c'est ici, dans les Dolomites, qu'il a trouvé sa Monument Valley. On découvre de saisissantes scènes de chevauchées dans la neige, et des éclairages intérieurs splendides – surtout durant les sombres scènes de la fin. De nombreux plans sont filtrés à travers de la fumée, des chutes de neige ou des fenêtres. Le film ressemble parfois à un bateau dans une bouteille ou à une boule à neige – de belles métaphores pour son monde cruel et bouché. Le chef-op' du film était Silvio Ippoliti, dont le travail sur *Navajo Joe* avait été médiocre. Une alchimie unique fut mise en œuvre pour rendre *Le Grand Silence* si singulier, et pour

que la stratégie consistant à filmer à travers les objets fonctionne enfin : cette alchimie se fondait sur un script resserré de Corbucci et de ses collègues, et sur le refus du réalisateur de s'en écarter.

NEIGE CYNIQUE

On ne trouve ici nulle intrigue secondaire, pas plus que le moindre personnage « pittoresque ». Le shérif (Frank Wolff) et Regina (Marisa Merlini) sont supportables car ils font preuve d'humour noir et de sens moral. La version doublée en anglais suggère que les « bandits » menés par Walter (Spartaco Conversi) sont des parias religieux ; dans la première scène, il affirme : « Le nouveau gouverneur va déclarer une amnistie. Et on pourra penser ce qu'on voudra ». Tigrero, dans la version en anglais, demande alors : « Et si l'un d'entre eux s'était rendu au tribunal et avait été acquitté ? Ils utiliseraient alors tous les tribunaux pour répandre… comment vous appelez votre truc, là ?! » Rien de tout cela n'apparaît dans la version italienne. Peut-être faut-il y voir la patte de Lewis Ciannelli, voulant faire croire que ces hors-la-loi de l'Utah étaient des mormons. Si tel est le cas, Corbucci préféra ignorer cet aspect religieux. Avec lui, *Le Grand Silence* fournit une vision ultime de la quintessence de l'Ouest capitaliste et de sa perversité. Seul le film de Robert Altman, *John McCabe* (*McCabe & Mrs Miller*, 1971), réussit à dépeindre une telle corruption. Les deux films montrent des communautés prisonnières de la neige ; et tous deux se révèlent aussi ironiques que pessimistes. Policutt espère que le shérif Burnett s'en remettra à lui, car il n'est pas seulement banquier et commerçant, mais aussi juge de paix.

Pourtant, Burnett n'a jamais entendu parler de lui. Ici, on ne trouve pas d'idéologues confédérés collectant des millions pour ressusciter le Sud, pas de trains transportant un million de dollars en or. À la place, il n'y a qu'une petite bourgade, mesquine et enneigée – dirigée par un escroc amer, qui cherche désespérément à exterminer les gens qu'il a appauvris.

Sur cet horizon sordide, fermé et glacial, Silence et Tigrero ressemblent à des êtres d'un autre ordre. Silence apparaît comme un ange, à chaque fois qu'on a besoin de lui. Il ne tue que les chasseurs de primes, ne sort son arme qu'en cas de légitime défense. Mais il est tout de même payé, en or, en chevaux ou en gratifications sexuelles. Comme le fait remarquer un autre shérif : « C'est une bonne stratégie pour tuer quelqu'un. La loi ne trouve rien à y redire. »

Tigrero, lui, ressemble davantage à un démon qu'à un être de lumière. Pourtant, en quoi sont-ils si différents l'un de l'autre ? Tigrero tue pour de l'argent ; mais Silence aussi. Et il se révèle maître de lui-même ; contrairement aux hors-la-loi demeurés qui l'entourent, il n'a aucune intention de se laisser entraîner dans un duel « à la loyale ». C'est un type à l'allure chétive, plus petit que Silence, mais étonnamment costaud. En combat à mains nues, ce « petit tigre » manque de peu d'anéantir son adversaire. Et Silence a beau être le champion des veuves et des mères endeuillées, il ne se montre pas non plus franchement fair-play : il fonctionne selon ses propres règles, dans le monde sans états d'âme de Corbucci. En tant que tueurs, Silence et Tigrero semblent de force égale. Mais quand Silence abandonne les cyniques

règles qui les gouvernent l'un comme l'autre, pour devenir un impossible héros, il se voit condamné à mourir.

PESSIMISME HÉROÏQUE

Les comportements héroïques fonctionnaient encore pour *Django* ou *Le Justicier du Minnesota*, qui survivaient tous les deux. Mais plus maintenant.

La veuve de Corbucci, Nori, expliqua à Katsumi Ishikuma que son mari avait encore à l'esprit les meurtres de Che Guevara et de Malcolm X, lorsqu'il réalisa *Le Grand Silence*. Malcolm X avait été assassiné le 21 février 1965 ; le Che, capturé et tué le 8 octobre 1967. Pour tout militant ou révolutionnaire, ces deux morts constituaient une nouvelle terrible : celle qu'on ne pouvait affronter les puissants et les tenants du pouvoir que pour un court moment, avant qu'ils ne vous écrasent. Quelles que soient les règles selon lesquelles vous jouez, vous finirez par perdre. Ce qui est le plus merveilleux dans *Le Grand Silence* – plus encore que son

impeccable scénario ou ses superbes images – c'est la façon dont les deux principaux interprètes nous communiquent ce sentiment. Tigrero (« Loco » dans la version anglaise, même s'il n'a rien de fou) est le meilleur rôle de Klaus Kinski dans un western. Poli, patient, riant toujours sous cape de l'absurdité du monde, il sort son carnet, humecte son crayon et tient précisément le compte de ses victimes. Sa performance d'acteur en impose – tout comme celle de Jean-Louis Trintignant, auquel revient le rôle le plus complexe. Mutique, Trintignant doit tout transmettre par ses gestes ou son expression. Beaucoup d'acteurs – Terence Hill, John Phillip Law, Franco Nero – auraient eu l'air de marionnettes

dans ce rôle. Trintignant déclarerait plus tard que Silence était « son rôle préféré ». Il l'interprète à la perfection, traduisant formidablement le dilemme moral de son personnage et son sens du sacrifice.

Le pessimisme du *Grand Silence* émergea au cours d'une décennie où de jeunes figures politiques rassembleuses se retrouvaient régulièrement assassinées par des tireurs cachés « agissant seuls ». Quoique Corbucci s'en trouvât affecté, il déclara mépriser la résignation de son héros : « C'était logique que Kinski gagne », affirma-t-il lors d'une conversation avec Duccio Tessari, sur la RAI. « Il est plus courageux, il vise mieux, il sait garder son sang- froid. » Mais cette affirmation ne me paraît pas très sincère : Tigrero n'est pas plus courageux, ni valeureux que Silence. C'est un tricheur, un menteur, et ses sbires tirent sur le héros à travers la fenêtre du saloon, dans une vile et lâche embuscade. C'est la bassesse morale de Tigrero et de ses semblables, face à la dignité et à la placidité de Silence, qui rendent la fin si choquante ; et font du *Grand Silence* un immense film.

LE FATUM GREC

Le message du *Grand Silence*, que Corbucci faisait mine d'ignorer dans le talk-show de la RAI, est que parfois, même si vous savez que vous allez échouer, vous faites quand même ce qu'il faut faire. Le théâtre classique traita souvent de la tragédie, mais le cinéma, dans son ensemble, très peu. Le cinéma représente la première forme d'art détenue à 100 % par le capitalisme, et celui-ci n'a que faire des idées de sacrifice, de renoncement ou de perte ; il s'agit de s'étendre, de gagner et d'écraser ses adversaires. Même le christianisme, malgré

la passion et les souffrances qui le traversent, n'implique pas un sacrifice aussi total que celui décrit par Corbucc : Jésus meurt, mais renaît en quelques jours, puis va s'asseoir à la droite de son Père pour l'éternité. Silence, lui, fait face à la mort sans rien attendre. D'ailleurs, il n'obtiendra rien. C'est un sacrifice d'athée – sans égard pour les conséquences, sans l'espoir d'une récompense. Comme Corbucci l'a si bien vu, en 1967, c'était le sacrifice du Che – assassiné juste avant le début du tournage. Ou celui de Malcolm X.

Ces deux hommes étaient entrés dans la fosse aux lions en sachant qu'ils allaient probablement y laisser leur peau, qu'ils ne verraient jamais leurs rêves se réaliser ; mais ils l'avaient fait quand même, parce que c'était ce qui leur semblait juste. *Le Grand Silence* dépeint la noblesse et l'héroïsme d'un ordre spirituel supérieur. Bien sûr, Silence se

fait tuer. Il perd la partie. Et ce faisant, il devient le plus sublime des personnages de westerns depuis *L'Homme des vallées perdues*.

Car, toutes choses égales par ailleurs, dans n'importe quel autre film, Silence aurait pu tuer Tigrero et ses hommes. Mais sa liaison avec Pauline, qui l'oppose à Policutt (ce dernier lui coinçant la main dans un brasero), fait de lui un authentique héros et scelle son destin.

L'implacable scénario du film a permis de faire ressortir le meilleur de chacun des membres de son équipe. La partition de Morricone est l'une de ses plus belles : délicate, sobre, touchante, très différente de ses autres œuvres pour des westerns. Les interprétations de Vonetta McGee dans le rôle de Pauline, de Luigi Pistilli dans celui de Policutt et de Mario Brega dans celui de Martin sont toutes excellentes. Et les costumes – d'Enrico Job – paraissent tout à fait inattendus, dénotant une nette influence hippie à travers de nombreux châles, vestes en cuir ou manteaux de fourrure descendant jusqu'aux chevilles.

HUMOUR GLAÇANT

Le Grand Silence présente trois puissants personnages féminin : la mère de Miguel, qui passe un contrat avec Silence pour venger son fils, Pauline, et Regina. Quoiqu'elles ne se battent pas dans la boue, ce sont de pures femmes « à la Corbucci » : toutes trois cherchent à rendre justice par les armes ; et deux d'entre elles meurent un revolver à la main. Les rares traits d'humour du film font mouche – en particulier, lors de la séquence où Silence provoque le collègue de Tigrero,

Charley, en laissant ouverte la porte du bar et en laissant le vent souffler à l'intérieur. Charley (Bruno Corazzari) est alors occupé à déchiqueter un poulet, tout en expliquant à qui veut bien l'entendre que : « J'ai beau continuer à manger, encore et encore, je n'ai pas l'impression d'aller mieux ». Quelques secondes plus tard, il remarque le courant d'air, saisit son pistolet et se fait descendre. Le sang s'infiltre à travers le plancher du bar, comme dans la neige. Compte tenu de ses aspects les plus vendeurs – la violence, l'action, le sarcasme – et de sa distribution de haut vol, *Le Grand Silence* aurait dû permettre à Corbucci de percer définitivement, et lui valoir une réputation internationale – comme *Django*, s'il n'était pas passé sous les fourches caudines de la censure.

IL N'Y AURA PAS DE *HAPPY END*

Mais *Le Grand Silence* n'a pas marché. Il faudra attendre trente ans avant qu'il ne réapparaisse, sur le marché de la vidéo, en Angleterre ou aux États-Unis. Cette fois-ci, ce ne serait pas la censure qui causerait sa perte – mais un studio américain. En effet, la 20th Century Fox s'intéressait au *Grand Silence*. Ce qui aurait pu être une bonne nouvelle. Les liens de Vincenzoni avec UA avait permis à une demi-douzaine de westerns italiens, parmi lesquels ceux de Leone, de pénétrer le marché américain. Théoriquement, la participation d'un studio garantit une distribution aux États-Unis et des ventes à l'étranger plus lucratives.

En réalité, il n'en est pas toujours ainsi. En l'occurrence, le directeur du studio, Darryl F. Zanuck, prit *Le Grand Silence* en grippe : selon Corbucci, il aurait même avalé

sa cigarette en découvrant le film. Zanuck souhaitait une fin alternative pour certaines régions du monde, où sa conclusion pessimiste « ne prendrait pas ». Corbucci, toujours aussi cynique et efficace, en avait déjà tourné une : le shérif arrive en ville au grand galop pour sauver Silence et les fermiers, Pauline se mêle à la fusillade, et Silence tire sur Tigrero dans le saloon, où il se présente avec un gant en métal apparemment arraché à une armure. Il est ainsi capable de dévier les balles et d'utiliser sa main brûlée. D'où venait ce gant ? Aucune armure n'apparaît dans le film. S'agit-il d'une référence à *Pour une poignée de dollars*, où les Rojo s'amusent à tirer sur une armure et où Joe porte un plastron pare-balles en métal ? Manifestement, Corbucci se fichait de cette fin alternative. Les Américains n'avaient-ils pas remonté *Le Justicier du Minnesota* pour faire croire que Clay était mort ? Ils allaient sûrement préférer un Silence infiniment plus sombre, plus fort, plus profond… n'est-ce pas ?

Clint Eastwood se trouvait en Italie en 1967, pour la promotion de la trilogie du Dollar. Il paraît donc assez probable qu'il y ait vu *Le Grand Silence*, à sa sortie en décembre. Les studios américains semblaient en tout cas le penser. En

1973, alors que je travaillais à Paris, je suis allé voir le distributeur du *Grand Silence*. Cette société avait des liens avec la 20th Century Fox. J'ai demandé à son directeur s'il pensait que le film serait un jour projeté en Grande-Bretagne ou aux États-Unis. Il m'a répondu que le studio envisageait d'en faire un remake en anglais, avec Clint Eastwood. C'est pour cette raison – et non à cause de la censure – que le chef-d'œuvre de Corbucci avait été laissé de côté.

Eastwood voulait-il vraiment tourner un remake du *Grand Silence* ? Est-ce pour cette raison que la Fox s'en mêla, afin de garantir la mainmise de son étoile montante ? Possible. Mais le studio ne fit jamais ce remake. Il produisit à la place un western similaire, perdu dans la neige, intitulé *Joe Kidd* (1972), dont le héros – interprété par Clint

Eastwood – exhibe un pistolet automatique Mauser Bolo, identique à celui de Jean-Louis Trintignant. Mais devant le flop réalisé par *Joe Kidd*, la pression au sein du studio ne dut pas manquer pour faire définitivement oublier le film de Corbucci.

LE MEILLEUR DES WESTERNS ITALIENS

Le Grand Silence étant probablement le meilleur de tous les westerns italiens, c'est tout de même regrettable – d'autant que Corbucci y avait donné le meilleur de lui-même, en incluant non seulement une fin très noire, mais aussi une scène d'amour entre Trintignant et McGee. En parlant du film, quelques années plus tard, Corbucci évoquerait Luis Buñuel : « Je m'oppose à toute fin heureuse. Souvenez-vous de la fin du *Grand Silence* ! [...] Les gens ne vont pas au cinéma pour voir des scènes d'amour. Buñuel avait raison lorsqu'il disait que le truc le plus gênant pour un cinéaste, c'est de pointer sa caméra sur un couple qui s'embrasse. Rien n'est plus banal qu'un baiser. En général, on ne peut pas avoir de scènes d'amour dans des films d'action – même si, dans *Le Grand Silence*, j'en ai tourné une très belle, entre une femme noire et un muet. Il y avait là quelque chose de très beau et morbide. C'est la seule scène d'amour que j'aie jamais incluse dans un film de ce genre, où les femmes sont généralement d'étranges personnages.»

Il semble que Corbucci était fier du *Grand Silence*. Il avait toutes les raisons de l'être. C'est une grande œuvre, un grand western italien, un grand western tout court, un classique du cinéma transgressif. Y a-t-il des films qui se terminent de manière aussi sombre que celui-ci, qui fait

que même *Une minute pour prier, une seconde pour mourir* paraît bon enfant ? *Le Grand Silence* est une œuvre d'art unique : il aurait dû confirmer la réputation de Corbucci et le mettre sur un pied d'égalité avec Sergio Leone.

Mais personne ne le vit. Sa date de sortie italienne – Noël 1967 – n'a pas aidé : un film qui sort à Noël, c'est en général un film dont le distributeur veut se débarrasser. *Le Grand Silence* se planta en Italie, marcha un peu mieux en France, et très bien en Allemagne. Mais hormis cela… rien… La 20th Century Fox s'assit tout simplement dessus, promouvant à la place sa pâle imitation, *Joe Kidd*. Alors que des films moins ambitieux de Corbucci, comme *Le Justicier du Minnesota* et *Johnny Oro*, avaient été projetés aux États-Unis, *Le Grand Silence* y resterait invisible.

Corbucci avait fait un film formidable – un deuxième, meilleur encore que *Django*. Une fois de plus, il fut ignoré. Est-ce pour cela que, par la suite, le réalisateur se montra si cynique, si méprisant à l'égard de son propre travail ; est-ce pour cette raison que, dans les années 1970, il semblait fatigué, enchaînant des longs-métrages sans relief ? Corbucci s'était efforcé d'être original, d'essayer des choses radicalement nouvelles. Il y avait réussi, et de façon remarquable. Mais on tira un trait sur ses deux meilleurs westerns, pour des raisons navrantes, alors que ses films les plus médiocres se voyaient largement diffusés.

À la fin de l'année 1967, le western italien représentait à la fois un phénomène commercial fermement établi et une tornade créative tous azimuts, à l'horizon encore riche. Les complots et désirs de vengeance avaient tendance à

prédominer – ou, en tout cas, à rencontrer un plus grand succès au box-office. Le principal méchant n'était plus un bandido mexicain (même si Fernando Sancho ne risquait pas de manquer de travail de sitôt), mais un homme d'affaires blanc – généralement un propriétaire de saloon ou un banquier. Les héros restaient majoritairement des hommes blancs, mais on rencontrait une minorité croissante de protagonistes à la peau plus sombre, voire quelques héroïnes : avec des films où les bons ne sortaient plus toujours vainqueurs. Tomás Milián brevetait son personnage de héros mexicain révolutionnaire. Et les portes du pénitencier ne manquaient jamais de se refermer sur le mélancolique José Torres, complice injustement incarcéré.

Traduction d'Alexandre Prouvèze
***10 000 façons de mourir : point de vue d'un cinéaste sur le western italien*, Carlotta, 2021**

Le Grand Silence

PAR **JEAN-FRANÇOIS GIRÉ**

Attention ! Chef-d'œuvre ! *Le Grand Silence* est non seulement le meilleur western de Sergio Corbucci, mais il est en tête de liste parmi les joyaux du western européen.

Il est le plus pessimiste, le plus noir et plus désespéré du genre. Son auteur a eu l'audace de faire mourir le héros dans des conditions atroces, de montrer la victoire implacable de quelques-uns des tueurs les plus sanguinaires de l'histoire du cinéma, de terminer le film par un plan où l'on voit les assassins partir tranquillement dans le reflet d'une vitre du saloon, alors qu'à l'intérieur gisent les corps ensanglantés de leurs dernières victimes. [...]

Septième western de son réalisateur, il conserve avec le temps sa puissance émotionnelle (la mort de Silence) et de son caractère étonnant dans l'inversion de la morale du genre : le mal triomphant sans concession du bien. Son objectif n'est pas de dénoncer, ni de se présenter sous forme de plaidoyer humaniste ; encore moins de se transformer en apologie de la violence. D'un réalisme implacable, il montre,

sans fioriture, la barbarie organisée. Les *Bounty Killers* sont bien des professionnels du crime officialisé « Les chasseurs de primes travaillant au nom de la loi », précise le shérif Gédéon. Ils ont « carte blanche » de la part des autorités, leurs victimes peuvent être ramenées mortes ou vives (*dead or alive*), peu importe, la prime à encaisser reste la même ; en général, les chasseurs de primes préfèrent leurs gibiers complètement refroidis. Lorsque la mère d'un jeune délinquant pleure la mort de son fils, assassiné par Tigrero (Klaus Kinski), alors que celui-ci avait promis au jeune homme de le défendre, le tueur a pour toute réponse : « Il faut essayer de nous comprendre, c'est notre pain quotidien. »

ABOMINABLE HONNÊTETÉ, CHARMANTE IGNOMINIE

L'histoire est tirée d'un fait divers abominable qui se déroula aux États-Unis en 1898 ; cet aspect historique renforce le réalisme. Une jacquerie paysanne et impitoyablement réprimée par

une bande de chasseurs de primes sans pitié. Ces derniers poussent tellement loin l'abomination criminelle que le gouvernement, choqué, lance une amnistie générale (elle a pour effet catastrophique d'intensifier la répression). Le gouverneur décide alors d'envoyer un shérif pour mettre fin aux massacres.

Le shérif Gédéon (Frank Wolff) est fidèle à la convention d'honnêteté et de conscience professionnelle. Corbucci le caricature avec beaucoup de tendresse et d'humour ; il le dessine sans l'ombre d'une ambiguïté, naïf, prudent, beau parleur : « Shérif, n'êtes-vous pas le second tireur du pays ? », lui demande le gouverneur, « Parce que j'ai toujours évité de me trouver en face du premier. » Probe mais adroit, il lui arrive de penser tout haut, alors que le gouverneur présente l'amnistie comme une bonne chose pour rassurer son électorat, le shérif ne trouve rien de mieux que de faire de l'esprit : « Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour être

réélu ; on a bien vu un gouverneur amnistier le meurtrier de son prédécesseur… » Le réalisateur utilise les maladresses du shérif à la fois pour ironiser sur la représentation hollywoodienne classique, et pour introduire de l'humour

Tigrero, le *Bounty Killer* le plus cruel du western italo-espagnol, est l'occasion pour Klaus Kinski de prouver son éclatante présence à l'écran ; ses regards, ses gestes, ses paroles, son sourire, tout est en parfaite harmonie avec l'ignominie de son personnage. Sans fois, ni loi, nihiliste absolu, figé dans la haine de ses semblables, il les assassine sans remords. Il semble échappé d'un monde primitif où la seule raison de vivre est de tuer ; c'est un illuminé du crime qui tire jouissance de ses tueries (il faut voir la mine satisfaite qu'il exprime au calvaire de Silence !).

Silence est le héros le plus meurtri (masochiste ?) de Corbucci (peut-être de tout le western italien). Son martyre commence de bonne heure : enfant, témoin de l'assassinat de ses parents, il a eu les cordes vocales tranchées par les meurtriers dont il cherchera toute sa vie à se venger. Il a perdu sa famille, et par la même occasion son identité originelle, on le surnomme Silence « parce qu'après son passage tout se tait… » Il se sert de son arme avec une habileté et une rapidité jusqu'aux limites du possible « Pour être aussi rapide que Silence, il faut être le Diable ». « Qui est-ce qui t'as dit que ce n'était pas le Diable ? », commentent les prostituées.

La solitude et le silence sont accentués par le froid de l'hiver et la neige. Ce froid et cette neige qui conservent les cadavres que l'on viendra chercher plus tard afin de

toucher la prime ; ce froid qui gèle les armes (il faut les maintenir au chaud contre son ventre dans une fourrure). Cette neige, symbole de douceur, de pureté, contraste avec la sauvagerie des chasseurs de primes. « Pendant tout le film, on a l'impression d'un monde à part, fini : là vivent des hommes soustraits à la vie, fantômes refroidis, hommes des cavernes couverts de peaux, personnages préhistoriques. Les neiges ont oublié le temps, les homme se sont perdus et, pour survivre, se dévorent entre eux comme des fauves. Il n'y a aucun cri dans ce film de gel, tout est cotonneux et suspendu ; il n'y a aucune possibilité de se chauffer, au même titre que dans le désert, où l'on ne pouvait pas se protéger du soleil[1]. »

1. Luca Beatrice, *Al cuore ; La Leggenda del Western all'italiana.* Tarab, Firenze, 1996.

Le froid semble avoir engourdi toute forme de sentiment humain pour laisser la barbarie s'épanouir en toute impunité. Seule une des prostituées de la ville exprime son dégoût (elle insulte publiquement Pollicut, l'usurier de la ville pour lequel Tigrero commet ses sales besognes). Humaine jusqu'au bout, sa générosité lui coûte la vie. Arme au poing, elle meurt en s'opposant inutilement à Tigrero et ses *Bounty Killers*.

La musique feutrée d'Ennio Morricone, contre-pied de toutes les conventions musicales que le compositeur a imposées pour le western, renforce la douceur hivernale et la virulence du froid, épouse la tempête de neige recouvrant les paysages de son épais manteau ; elle souligne admirablement la déréliction des hommes, leur mort « sans bruit ni éclat[2] ». L'orchestration, à base de percussion aux sonorités étranges (kalimba), du sitar indien, accentue l'atmosphère insolite, la poésie pessimiste de ce film anticonformiste. À

2. *Ibid.*

d'autres moments, la partition s'emballe et met en valeur le climat de violence sadique dans lequel les hommes s'affrontent. Sensible, mais sans mièvrerie, le son du violon alto s'élève dans l'espace pour rapprocher Pauline et Silence. Au final, l'instrument à cordes intensifie l'agonie du héros muet criblé de balles, incapable de se servir de son arme tant les doigts de ses mains ont été réduits à néant ; il meurt au ralenti dans un tourbillon de neige qui l'enveloppe comme un drap mortuaire.

Mention spéciale pour Silvano Ippoliti, directeur de la photographie : en réduisant la gamme chromatique, il a obtenu un effet d'images en « noir et blanc » pour les scènes d'extérieur ; contraste mis en valeur par la blancheur immaculée de la neige et les couleurs sombres des costumes. Recherche esthétique à l'exemple d'un plan magnifiquement composé : un cimetière est recouvert d'un tapis de neige ; les croix des tombes, telles des ombres, se dressent vers le ciel ; une femme, forme noire et solitaire, semble écrasée par la beauté et la tristesse du décor.

Le Grand Silence se termine par ce texte : « Les massacres de 1898 suscitèrent la condamnation publique des chasseurs, qui avaient fait de la criminalité un système de vie exécrable. À Snow Hill, on peut lire, sur le lieu de la tragédie. Les pas de l'homme pourraient piétiner ce lieu mille ans, jamais ils n'effaceraient le sang de ceux qui sont tombés ici. »

Jean-François Giré
***Il était une fois… le western euopéen*, Bazaar, 2008.**

Tire pas la bouche pleine

PAR **JULIEN WAUTIER**

Quentin Tarantino a toujours plein de théories sur le cinéma. Il en a forcément une sur Sergio Corbucci, l'un de ses cinéastes fétiches dont il a (très) librement adapté le *Django* (1966). Pour lui, le sujet sous-jacent de tous les westerns du cinéaste italien est le fascisme[1]. Corbucci a effectivement grandi dans l'Italie des chemises brunes. Son père la portait plus par obligation que par conviction et il s'est lui-même retrouvé, enfant, dans une chorale à la gloire du Duce. Cette intuition de Tarantino, l'Italien l'a d'ailleurs confirmée : « *Le Grand Silence,* qui fait aussi référence au Vietnam et au tiers-monde, est un film sur le fascisme, contre le fascisme. » C'est son sixième western et il forme, avec *Django* (1966) et *Le Spécialiste* (1969), le deuxième volet de ce que l'on nomme *La Trilogie de la boue et du sang*. Du sang, il n'en manque pas dans *Le Grand Silence* (1968), en revanche la boue dans laquelle s'engluait Django fait place ici à la neige. Mais c'est la même mécanique de la matière qui s'opère : un terreau qui enlise, qui cache et préserve l'horreur.

1. *Django & Django,* documentaire de Luca Rea, disponible sur Netflix.

Les westerns hivernaux sont rares, mais souvent brillants (*Track of the Cat, La Chevauchée des bannis*) et le film de Corbucci n'échappe pas à la règle. Un pistolero muet, Silence (Jean-Louis Trintignant), prend la défense d'une jeune veuve, Pauline (Vonetta McGee), et d'un groupe de paysans affamés – devenus malgré eux hors la loi pour ne pas crever de faim – face à une bande de chasseurs de primes sans pitié menée par Tigrero (Klaus Kinski). Au milieu, un shérif hâbleur et naïf, envoyé pour calmer la situation. Mais si la seule façon de pacifier le monde se fait à coups de revolver, c'est que quelque chose ne va déjà plus. 1898, l'hiver est rude dans les montagnes de l'Utah. La neige s'étend à perte de vue. Un fond uniforme qui n'offre que peu de détails géographiques, abolit toute distance et souligne l'errance des personnages. Des étendues blanches

qui ironiquement renforcent la noirceur du propos et le sentiment d'enfermement. Une nature claustrophobique, comme chez Anthony Mann, Aldrich ou Fuller. Un paysage immaculé et sur cette neige, sous cette neige, des corps ensevelis, embaumés du blanc linceul. De la bande des trois Sergio, Corbucci est de loin le plus âpre : il n'a pas l'élégance pittoresque de Sollima, ni le lyrisme de Leone. Son terrain est plus accidenté, abrupt, on y avance plus difficilement, comme ces hommes, ces chevaux qui se déplacent péniblement dans la neige, quand ils ne s'effondrent pas. C'est un cinéma de frictions où le pessimisme moral de son auteur se traduit par un découpage rocailleux. La musique de Morricone se met au diapason : guitares tranchantes et percussions métalliques, sa bande originale glace autant qu'elle fascine.

L'ENFER BLANC

Le Grand Silence est autant une histoire de mort qu'une histoire de mots. Le personnage principal du western européen était déjà taciturne, Corbucci va plus loin : il en fait un muet qui s'inscrit dans la tradition du héros estropié déjà croisé au Japon (*Le Sabreur manchot*, *Zatoichi* et sa future transposition italienne, *Blindman*). Plus de mots, car le langage n'est pas envisageable, puisque la parole ne peut être tenue. Plus d'échanges possibles, *Le Grand Silence* n'est qu'un monde de confrontations physiques entre misères affectives, sociales et morales. Mais ce choix du handicap est aussi un moteur pour stimuler la mise en scène : Silence, c'est le genre à tirer uniquement si l'autre dégaine en premier. Privée de l'usage de la parole, la provocation ne peut venir que par le geste. Celui d'une main, ou le battement d'un cil. Au-delà des revolvers, c'est avant tout un duel entre le regard élégiaque de Trintignant et le sourire sadique d'un Kinski étonnamment sobre et d'autant plus inquiétant. C'est par le jeu des corps de ses protagonistes que Corbucci met son nihilisme à nu : Silence, être fantomatique, n'est même plus un ange de la vengeance mais l'innocence faite *mort*. À l'inverse, la douceur affectée de Tigrero masque cruauté et barbarie. C'est parce qu'il est inhumain qu'il incarne la vie. Le film détourne ainsi tous les codes du genre. Même la communauté n'est qu'un ramassis de capitalistes véreux (le banquier, le gouverneur) dont les chasseurs de primes ne sont que le bras armé. C'est la déconstruction des fondations morales américaines : la loi, la propriété et l'ordre[2].Comme si Corbucci pressentait, dès 1968, la fin du rêve hippie et l'avènement proche des années de plomb.

2. Une portée politique qui rejoint celle de *La Porte du paradis* de Michael Cimino (1980).

Après toute cette désolation et un final terrifiant[3], on reste hanté par ce qui semble ancré au fond du regard de Silence : ce souvenir d'enfance effroyable[4] aperçu en flashback, cet instant figé de l'innocence perdue. Au milieu de la neige et des morts, on pense alors aux mots de James Joyce. Au désenchantement poignant de la dernière phrase de la dernière nouvelle de son recueil *Dubliners*, *The Dead*. Ces mots si beaux en anglais, si difficilement traduisibles en français : « *His soul swooned slowly as he heard the snow falling faintly through the universe and faintly falling, like the descent of their last end, upon all the living and the dead*[5]. »

Article à retrouver dans
Revus & Corrigés *n°14, printemps 2022.*

---

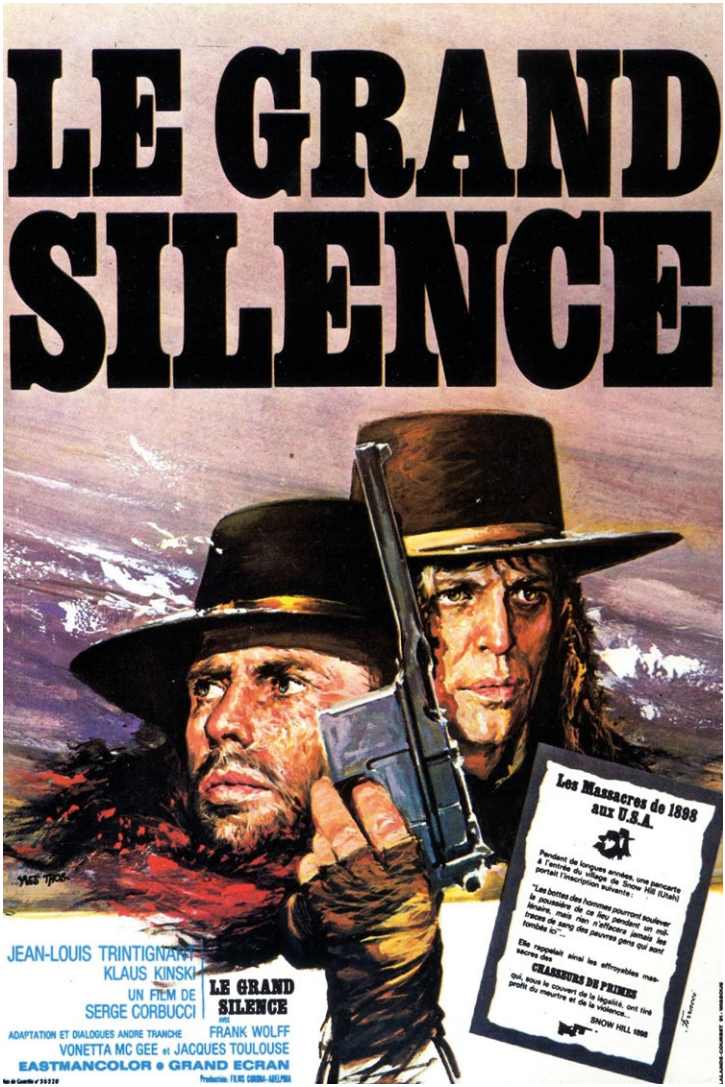
3. Si terrifiant qu'une autre fin, exigée par le distributeur, fut tournée par Corbucci, une sorte de happy end grotesque où le shérif revient d'entre les morts pour aider Silence à vaincre Tigrero. Cette séquence était tellement ratée qu'elle ne put être intégrée au montage.

4. Silence apparaît alors comme le double de l'homme à l'harmonica d'*Il était une fois dans l'Ouest* (1968).

5. « Son âme s'évanouissait peu à peu comme il entendait la neige s'épandre faiblement sur tout l'univers comme à la venue de la dernière heure sur tous les vivants et les morts. » James Joyce, *Les Gens de Dublin, Les Morts* (1914).

Affiches originales

Affiche originale italienne signée Giuliano Nistri.



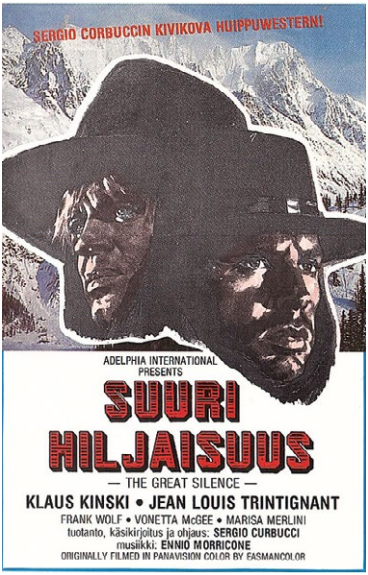
Affiche originale française signée René Ferracci.

Ci-dessus : affiche originale italienne signée Averardo Ciriello.

En haut à droite : affiche originale américaine et internationale signée Giuliano Nistri.

Ci-contre : affiche originale alternative.

Affiche originale finlandaise.



Affiche originale japonaise.

Affiche originale danoise.

Affiche originale allemande.

Le Grand Silence

Fiche technique

Réalisation
Sergio Corbucci

Scénario
Vittoriano Petrilli
Mario Amendola
Bruno Corbucci
Sergio Corbucci

Photographie
Silvano Ippoliti

Musique
Ennio Morricone

Montage
Amedeo Salfa

Décors
Riccardo Domenici

Costumes
Enrico Job

Adelphia Compagnia Cinematografica / Les Films Corona
1968 / 1h46 / Italie-France / Couleur / Mono / 1:1.85
Restauration 4K Studiocanal aux laboratoires Augustus Color et VDM

Fiche artistique

Jean-Louis Trintignant Silence
Klaus Kinski Tigrero
Frank Wolff Le shérif Corbett
Vonetta McGee Pauline
Luigi Pistilli Pollicut
Mario Brega Martin
Carlo D'Angelo Le gouverneur
Marisa Merlini Regina

Remerciements à : Jean-Baptiste Thoret, Jean-François Giré, StudioCanal (Juliette Hochart, Jean-Pierre Boiget, Sophie Boyer, Céline Defremery, Alexis Goidin), Revus & Corrigés (Eugénie Filho et Marc Moquin), Morgane Flodrops, Carlotta Films (Vincent Paul-Boncour, Nora Wyvekens).

Livret coordonné par Marc Moquin (Revus & Corrigés)
Conception graphique du livret : Morgane Flodrops
Conception graphique de l'affiche : Vladimir Thoret (illustration), Alain Baron (adaptation)

DISTRIBUTION LES ACACIAS
https://www.facebook.com/AcaciasDistribution
www.acaciasfilms.com

© 1969 Studiocanal - Summa Cinematografica - Adelphia Compagnia Cinematografica S.P.A. - Tous droits réservés
© 2022 Les Acacias Distribution

Les Acacias
DISTRIBUTION